

Liebman, Arthur, Walker, Kenneth N., Glazer, Myron, *Latin American University Students : A Six Nation Study*, Cambridge, Harvard University Press, 1972.

Robert Vandycke

Volume 4, numéro 1-2, 1973

La sécurité européenne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700295ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700295ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vandycke, R. (1973). Compte rendu de [Liebman, Arthur, Walker, Kenneth N., Glazer, Myron, *Latin American University Students : A Six Nation Study*, Cambridge, Harvard University Press, 1972.] *Études internationales*, 4(1-2), 198-199. <https://doi.org/10.7202/700295ar>

autres pays d'Amérique latine [...] : rythmes très lents de développement, sinon stagnation et régression » (p. 183); et, « c'est vraisemblablement à cause de cette position privilégiée qu'il [le Mexique] se sépare déjà du reste du continent latino-américain et qu'il ne contribuera pas à son unité » (p. 185).

Les réponses maladroites de l'auteur en cette fin d'ouvrage ont au moins le mérite de signaler des questions intéressantes et la lecture de cet essai empreint de franchise et de finesse n'en demeure pas moins très stimulante.

Christian-Antoine GIRAULT

Géographie
McGill University

LIEBMAN, Arthur, WALKER, Kenneth N., GLAZER, Myron, *Latin American University Students: A Six Nation Study*, Cambridge, Harvard University Press, 1972.

Cette recherche, réalisée dans une ou plusieurs universités de six sociétés latino-américaines, s'inscrit dans un programme plus vaste relatif aux aspects socio-culturels de la modernisation du Centre des affaires internationales de Harvard. Il s'agit, nous dit Lipset dans son texte de présentation, de la meilleure étude comparative de caractère empirique sur le comportement étudiant en Amérique latine. Cependant, comme le même Lipset est l'instigateur de ce programme, il n'est peut-être pas superflu de nuancer ce jugement global et d'établir de façon plus spécifique l'intérêt et les limites de l'ouvrage.

Auparavant, il convient d'évoquer les principaux thèmes et la problématique de cette recherche menée au Paraguay, au Mexique, en Colombie et en Uruguay, à Panama et à Porto Rico. Les concepts de formation et de rôle des élites sont au centre de la problématique, ainsi que l'opposition classique chez les fonctionnalistes entre les comportements de types traditionnel et moderne. C'est dans cette perspective que sont examinés les effets des luttes estudiantines sur le fonctionnement de l'Université et de la société. Mais la recherche la plus systématique porte sur la formation d'attitudes radica-

les ou conservatrices dans cet embryon d'élites que sont les étudiants.

Les variables qui rendent compte des attitudes des étudiants relèvent de trois niveaux distincts : celui de la politique et de l'économie nationales (par exemple : régime stable et démocratique ; perspectives d'emploi), celui de l'institution universitaire (privée ou publique, laïque ou confessionnelle, libérale ou répressive etc.) et de sa localisation (dans la capitale ou en dehors d'elle), celui enfin du milieu d'origine (strate sociale et religion). Le jeu de ces variables sera examiné tantôt isolément, tantôt dans leurs combinaisons ; ainsi on pourra observer qu'une origine sociale supérieure, facteur de conservatisme en règle générale, peut dans certains cadres institutionnels favoriser l'émergence d'attitudes radicales.

Quelques résultats relatifs à la formation des attitudes radicales ou conservatrices permettent d'entrevoir l'intérêt réel mais cependant limité de l'analyse. Ainsi les orientations politiques sont constituées, pour une bonne part, avant l'entrée à l'Université, par la socialisation dans la famille et par les intérêts intellectuels et professionnels ; ou encore, la vie universitaire tend le plus souvent à renforcer l'engagement politique et à favoriser un glissement des orientations de la droite vers le centre et de celui-ci vers la gauche ; enfin, la probabilité d'une radicalisation politique est plus grande pour les étudiants provenant d'une famille moins catholique, en particulier s'ils ne vivent plus avec leurs parents. De tels résultats épars – et d'autres encore que nous ne pouvons mentionner – ne sont guère reliés entre eux, intégrés dans une ébauche de construction théorique.

Cet empirisme constitue la principale critique que l'on peut formuler à l'ouvrage. Ses manifestations sont multiples : faiblesse des hypothèses de travail, absence de conclusions réelles, appuyées sur les résultats et les organisant, discontinuité entre l'étude des attitudes et celle du rôle du mouvement étudiant dans le contexte national. Dans cette dernière partie d'ailleurs, la problématique adoptée par les auteurs ne semble même autoriser aucune analyse sociologique, lacune qui est péniblement comblée par une description proche du journalisme. De la même façon, le choix des six sociétés retenues n'est guère justifié théoriquement, sinon par des considérations d'ordre très

général. Bref, l'ouvrage *Latin American University Students* porte la marque d'un grave déséquilibre entre, d'une part, l'ampleur et le caractère comparatif des données recueillies (utilisation partout du même questionnaire) et, d'autre part, les limites de la connaissance scientifique ainsi produite.

Robert VANDYCKE

Sociologie

Université de Montréal

BAIROCH, Paul, *Le Tiers-Monde dans l'impasse* (Coll. « Idées »), Paris, Gallimard, 1971, 372p.

Dans ce livre, Bairoch reprend quelques-uns des grands thèmes qu'il avait abordés dans des œuvres antérieures telles *Révolution industrielle et sous-développement* et *Diagnostic de l'évolution économique du Tiers-Monde, 1900-1968*. Il ajoute cependant quelques éléments nouveaux à son argumentation et s'appuie sur des statistiques plus récentes, tout en utilisant une présentation plus simple.

Après avoir posé le problème des inégalités dans le développement, l'auteur établit la genèse de la révolution industrielle, c'est-à-dire l'étude des mécanismes qui ont permis la transformation relativement rapide en Occident des sociétés agricoles traditionnelles en sociétés industrielles. C'est en réalité grâce aux progrès de l'agriculture que la révolution industrielle a pu être déclenchée. La révolution agricole, d'une durée de 40 à 60 ans, et se situant pour l'Angleterre au début du XVIII^e siècle, a permis à l'agriculture d'accroître de 40% en moyenne sa productivité, ce qui lui a facilité le transfert vers l'industrie naissante d'une part de ses actifs, de son pouvoir d'achat et de son épargne.

Tant en Angleterre que dans les autres pays d'Europe qui s'inspirèrent de son exemple, la révolution agricole a été caractérisée par une série de modalités communes qui furent (1) la suppression progressive de la jachère remplacée par un système de rotation continue des cultures, (2) l'introduction ou l'extension de cultures nouvelles, (3) l'amélioration des outillages traditionnels et l'introduction d'outillages nouveaux, (4) la sélection des semences et des

reproducteurs animaux, (5) l'extension et l'amélioration des terres arables et enfin, l'extension de l'usage des chevaux dans les travaux agricoles. De telles améliorations augmentèrent les disponibilités alimentaires ce qui fut suivi d'un accroissement de plus en plus marqué de la population. C'est à cette époque, c'est-à-dire vers 1760, qu'en Angleterre les enclosures accélérèrent le bouleversement de l'agriculture en modifiant la structure d'exploitation. On peut se demander pourquoi Bairoch ne souligne pas clairement ce fait dans sa dernière œuvre.

L'agriculture a non seulement libéré les ressources alimentaires et les ouvriers nécessaires à la révolution industrielle, a non seulement amené la révolution démographique mais a également fourni dans les premières phases une fraction dominante des capitaux et des entrepreneurs qui ont animé les secteurs moteurs de la révolution industrielle. Cette dernière en réalité a été très lente puisqu'au cours des 100 à 150 premières années du démarrage économique de l'Occident le revenu par habitant ne s'est accru en moyenne que de 1% par an. Quoiqu'il en soit et malgré des coûts sociaux internes très élevés, l'Occident a opéré sa révolution industrielle. Pourquoi les pays aujourd'hui sous-développés, mais qui jusqu'à la fin du XVII^e siècle avaient pour la majorité des cas peu à envier à l'Europe, n'ont-ils pas encore réussi leur propre révolution industrielle? Selon Bairoch une première série de facteurs dits « non perturbés » ou naturels ont handicapé le processus de transmission. Il s'agit de la distance géographique, de la densité de peuplement quelquefois très élevée dans les pays du Tiers-Monde et surtout de la différence climatique. Mais il est évident que les facteurs dits « perturbés » à savoir l'impérialisme et le colonialisme ont joué un rôle prédominant dans l'étouffement du développement des pays aujourd'hui sous-développés. Qu'il s'agisse de l'extermination des civilisations précolombiennes, du trafic d'esclaves vers l'Amérique, de l'étouffement de l'économie indienne par les Anglais, du trafic de cet opium que les Anglais encore introduisirent par la force en Chine, l'histoire démontre que le développement de l'Occident s'est opéré aux dépens des pays aujourd'hui sous-développés. Bairoch ne va pas jusqu'à dire clairement que c'est à l'existence et à la nature du monde